

Rousseau et le Valais

(Avec des documents inédits)

Bernard GAGNEBIN

1. Le séjour de 1744

Tous les historiens et critiques littéraires s'accordent à dire que la Lettre sur le Valais de Jean-Jacques Rousseau ¹ marque un moment essentiel de la littérature française. On y trouve non seulement une description de la nature alpestre et une apologie de la vie simple et rustique des habitants du Valais, mais encore une véritable exaltation de la solitude, source de méditation intérieure. Avec force, Rousseau montre l'influence que la nature peut exercer sur nos sensations et sur la vie de l'âme.

« Ce fut là, écrit-il, que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. »

La solitude alpestre crée chez Rousseau une sorte d'extase, cette forme suprême du bonheur terrestre. D'aucuns ont pu dire que le Romantisme était né ce jour-là.

Cette lettre, écrite en été 1756, contient des réminiscences du voyage que Rousseau a fait en Valais, douze ans auparavant, en revenant de Venise.

On se souvient que Rousseau a séjourné près d'une année à Venise en qualité de secrétaire de l'ambassadeur de France, le comte de Montaigu. Bien qu'il ait rendu d'incontestables services à l'ambassadeur, qu'il ait écrit chaque semaine à la Cour, de sa plus belle plume, les dépêches de circonstance, qu'il soit intervenu avec succès dans plusieurs affaires, Rousseau avait fini par indisposer son chef, tant par ses revendications (il avait réclamé tour à tour une gondole, un clavecin, des places pour les théâtres) que par ses insolences. « Une chaise au bout de mon bureau pour écrire n'était pas une place

¹ *La Nouvelle Héloïse*, première partie, lettre XXIII.

qui lui convînt », devait avouer le comte de Montaigu à l'abbé Alary qui lui avait recommandé Rousseau ; « il se mit d'emblée dans mon fauteuil, et, pendant la dictée que je lui faisais, cherchant quelquefois le mot qui ne venait pas, il prenait ordinairement un livre ou me regardait en pitié². »

A la suite de divers incidents, l'ambassadeur s'était emporté et avait menacé Rousseau de le faire chasser par ses gens, aussi ce dernier avait-il préféré quitter la place et s'était installé chez le chancelier du consulat de France, à la grande fureur de M. de Montaigu. Cependant, au bout de quinze jours, Rousseau se décida à regagner Paris.

Grâce aux *Confessions*, on connaît l'itinéraire du voyageur, mais on ignore en revanche la durée du voyage.

« Je pris ma route par Bergame, Côme et Domodossola ; je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés ; à Genève, M. de La Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connaissance avec M. de Gauffecourt dont j'avais quelque argent à recevoir... Mon plus court chemin n'était pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de Montaigu...³ »

Entre le 22 août 1744, date que les Inquisiteurs de Venise assignent au départ de Rousseau⁴, et le 11 octobre, où Jean-Jacques écrit de Paris au ministre des Affaires étrangères de La Porte Du Theil⁵ pour se plaindre des traitements que le comte de Montaigu lui a fait subir, on est réduit à des conjectures.

Dans son étude sur *Jean-Jacques Rousseau et le Valais*⁶, M. Lucien Lathion a essayé de préciser les étapes et les dates de ce voyage. Rousseau a vraisemblablement gagné Padoue par le coche d'eau, puis il s'est rendu à Bergame, non pas avec une voiture publique — celle-ci étant d'un prix exorbitant — mais sans doute avec une calèche de cambiatore, voiture à deux places qui revenait à vide entre deux localités et qui était très prisée des voyageurs. Peut-être s'est-il arrêté quelque peu à Bergame, pense M. Lathion, à cause de la pittoresque foire de Saint-Alexandre qui se tenait justement à ce moment-là. Par Côme et Varèse, Rousseau a atteint le lac Majeur, qu'il a longé tout en admirant les îles Borromées, dont il reparlera dans ses *Confessions*. Le trajet de Domodossola à Brigue se faisait d'une traite en une dizaine d'heures, ce qui ne dut pas gêner Rousseau, habitué à se lever avec le soleil. « L'étape de Brigue à Sion ne pouvait se faire d'une traite, nous dit M. Lathion ; Jean-Jacques a dû passer une nuit en route, à Loèche ou à Sierre, deux localités que le roulage avait rendues prospères. Il paraît certain qu'il devait

² *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, éd. Th. Dufour et P.-P. Plan, t. I, 1924, pp. 248-252.

³ Les *Confessions*, livre VII (*Œuvres complètes*, éd. de la Pléiade, t. I, 1959, p. 324). — Sur Chaignon, on trouvera des renseignements biographiques dans l'introduction au *Mémoire sur le Valais* écrit par le résident en 1749 et publié par G. Ghika, dans *Vallesia*, t. XXI, 1966, pp. 131-167.

⁴ Mémoire dont la traduction a été publiée par Théodore de Saussure, dans *J.-J. Rousseau à Venise* (notes et documents recueillis par Victor Ceresole, Genève, Paris, 1885), pp. 14-17.

⁵ *Correspondance générale*, éd. Th. Dufour-P.-P. Plan, t. I, pp. 258-260.

⁶ Lausanne, 1953, 224 p.

rechercher les gîtes bon marché... » M. Lathion pense que Rousseau s'est arrêté plus d'une fois en voyage, pour admirer le paysage, qu'il a longé le Rhône, franchi le fleuve à Loèche et mangé des écrevisses à Sierre. Il imagine le jeune enthousiaste s'enchantant aux beautés du paysage, retardé par les contrôles répétés et par divers incidents que l'écrivain ne raconte pas, mais qu'il laisse entendre dans ses *Confessions*.

« Je suis enclin à fixer au 20 septembre l'arrivée de Rousseau à Sion, guère avant », écrit M. Lathion⁷. Et de supposer que le secrétaire éconduit est descendu au Lion d'Or, seule auberge du chef-lieu, et qu'il a séjourné une quinzaine de jours en Valais.

La correspondance échangée par l'ambassadeur de France à Venise, le comte de Montaigu, et par le chargé d'affaires (ou résident) de France auprès de la république du Valais à Sion, M. de Chaignon, restée en grande partie inédite jusqu'ici, va nous permettre d'élucider ce petit problème de chronologie. Cette correspondance était conservée jusqu'en 1964 dans les archives du château de la Bretesche, propriété des descendants de Montaigu. Elles ont été acquises récemment par la Bibliothèque Nationale de Paris, qui a procédé à leur classement, d'après l'inventaire sommaire publié en 1915 par Joseph Souchon⁸. Les lettres de Montaigu à Chaignon occupent les ff. 240-243 du tome XIV de la *Correspondance diplomatique* de Montaigu.

Le 30 août 1744, M. de Chaignon écrit à M. de Montaigu, mais ne mentionne pas Rousseau. En revanche, dans une lettre du début de septembre, aujourd'hui disparue, il doit lui annoncer l'arrivée de son secrétaire à Sion, car le 12 septembre, Montaigu répond à Chaignon :

« Le sieur Rousseau, qui vous a dit être mon p[remi]er secrétaire, ne vous a pas dit que je l'avais chassé de chez moi et fait sortir de Venise ainsi que des Etats de la Rép[ubliqu]e et cela pour raison. Je vous prie de me mander si vous savez le chemin qu'il a pris de Sion⁹. »

Montaigu se garde bien dans cette lettre d'exposer ses raisons, mais il s'inquiète de savoir où se rend son ancien secrétaire. Il craint que Rousseau ne raconte son histoire à Paris et ne dévoile ses mesquineries et ses maladreses, lui qui l'a sottement dénoncé au Sénat de Venise.

La réponse de Chaignon du 27 septembre est perdue. On doit le regretter, car Montaigu lui écrit le 8 octobre : « Le propos du sieur Rousseau est bien celui d'un aventurier : Je vous suis obligé de la politesse que vous avez eue de le recevoir, il n'a eu garde de vous dire le reste de son aventure. »

Rousseau est donc arrivé à Sion fin août ou début septembre. Loin de s'être attardé en voyage — comme l'imaginait M. Lucien Lathion — il s'est hâté au contraire de gagner la Suisse. Et cela pour plusieurs raisons. Rousseau ne disposait que de maigres ressources : les quarante sequins que deux de ses amis, le consul Le Blond et M. de Saint-Cyr, lui ont obligeamment prêtés.

⁷ p. 54.

⁸ *Correspondance diplomatique du comte de Montaigu*, Paris, 1915.

⁹ Cette lettre, ainsi que celle du 8 octobre, ont été exposées à Paris, à la Bibliothèque Nationale, lors de l'Exposition organisée à l'occasion du 250^e anniversaire de Jean-Jacques Rousseau.

Quarante sequins font approximativement 450 francs-or. Rousseau est resté une quinzaine de jours à Venise après sa sortie de l'ambassade. Lors du voyage aller Paris-Venise, on constate que Rousseau a dépensé dix à douze livres par jour en moyenne, dix à douze francs-or environ. Les voyages n'étaient pas bon marché. Le coche d'eau Venise-Padoue coûtait 16 livres environ ; la voiture publique Padoue-Milan, près de 100. En quittant Venise le 22 août, Jean-Jacques ne pouvait subsister qu'une vingtaine de jours, le temps de gagner Genève et de recevoir l'argent de Gauffecourt.

Il est certain, d'autre part, que Rousseau désirait se rendre à Paris le plus rapidement possible, pour plaider sa cause auprès du ministère. Accusé par Montaignu, il voulait se justifier et obtenir les appointements qui lui étaient dus. Il n'est pas impossible enfin qu'informé de l'intention de Montaignu de le dénoncer aux autorités vénitiennes, il n'ait pas été mécontent de mettre quelque distance entre la Sérénissime République et sa propre personne.

Contrairement à ce que l'on pensait jusqu'ici, Rousseau n'a séjourné que quelques jours en Valais, une semaine au plus. Le 12 septembre, en effet, M. de Gauffecourt, ancien secrétaire du résident de France à Genève et directeur des fournitures de sel en Valais, écrit à M. de Chaignon :

« J'ai célébré avant-hier, Monsieur, avec un extrême plaisir votre santé avec M. Rousseau. Il m'a paru homme sage, instruit, et délicat, et n'a fait qu'augmenter en moi l'envie que j'avais, Monsieur, de vous connaître de plus près, mais au moins me satisferais-je en vous cultivant le plus qu'il dépendra de moi ¹⁰. »

Cette lettre datée de Genève prouve que Rousseau était arrivé dans cette ville le 10 septembre, peut-être même quelques jours auparavant.

Quant à son arrivée à Paris, elle doit être également antérieure à la date admise jusqu'ici. Les historiens ont pensé que la troisième lettre de Rousseau à M. de La Porte Du Theil, datée de Venise le 7 octobre, avait été écrite en voyage, et non à Venise, ni à Genève. Sur la minute très raturée, qui est conservée à la Bibliothèque publique de la Ville de Neuchâtel (anc. n° 7887), la date primitive « à Genève » a été biffée et remplacée par « à Venise », mais on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une lettre reconstituée postérieurement par Rousseau ¹¹.

On a inféré de la phrase : « Pour cet effet, au lieu de m'arrêter à Genève, comme je l'avais résolu, je vais en diligence continuer mon voyage, j'aspire avec ardeur au moment d'être admis à votre audience », que Rousseau n'était pas encore arrivé à Genève. Nous venons de voir qu'il a bu le 10 septembre, chez M. de Gauffecourt, à la santé de M. de Chaignon. Sans doute s'est-il arrêté quelques jours à Genève, puisqu'il raconte ¹² y avoir retrouvé des amis (Gauffecourt, Du Villard, Marc Chappuis), qu'il y a rencontré le résident de France et qu'il s'est rendu à Nyon pour voir son père. Il a ensuite

¹⁰ Cette lettre, longtemps conservée dans les archives du château de Condal (Saône-et-Loire), nous a été très aimablement communiquée par M. Henri de Chaignon, par l'entremise du R. P. Henri de Riedmatten, O. P.

¹¹ Le texte figure dans la *Correspondance générale*, t. I, pp. 256-257.

¹² Les *Confessions*, éd. de la Pléiade, t. I, p. 324.

gagné Lyon, pour vérifier, comme il dit dans ses *Confessions*, « une friponnerie bien basse de M. de Montaigu », c'est-à-dire le prix du port d'un petit ballot de vêtements que l'ambassadeur de France à Venise voulait défalquer « à un prix énorme » des appointements qu'il devait à Rousseau. Il fallait cinq à six jours enfin pour aller de Lyon à Paris ¹³.

Nous serions donc tenté de fixer ainsi les principales étapes du retour de Rousseau à Paris :

Venise	22 août
Sion	1 ^{er} septembre
Genève	10 septembre
Lyon	20-25 septembre
Paris	1 ^{er} -5 octobre ¹⁴

2. Le projet d'« Histoire du Valais »

Après avoir raconté son séjour à Genève, en été 1754, Rousseau évoque dans le livre VIII des *Confessions* ses promenades solitaires au bord du lac, promenades au cours desquelles sa tête ne demeurait pas oisive :

« Je digérais le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler ; je méditais une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet qui n'était pas moins que Lucrèce, ne m'ôtait pas l'espoir d'atterrer les rieurs... ¹⁵ »

Si l'on retrouve une partie du traité sur les institutions politiques dans le *Contrat social*, dans l'article *Economie politique* et dans la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, si les deux premiers actes de la tragédie du *Lucrèce* ont pu être publiés d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel, aucune trace de l'*Histoire du Valais* ne nous est parvenue jusqu'ici.

Aucune trace... ou si peu. Dans les papiers de Condorcet, publiés quelques années après sa mort ¹⁶, on a trouvé la copie d'un petit carnet, sur lequel Rousseau écrivait ses pensées, tantôt au crayon, tantôt à la plume, selon qu'il se promenait ou qu'il s'arrêtait dans quelque auberge. Bien qu'aucune date ne soit mentionnée, il n'y a pas de doute que ce carnet se rapporte à l'été 1754.

¹³ Cf. *Almanach royal* pour 1744, pp. 373-396 : « Messagers, coches et carrosses ».

¹⁴ Ce texte était à l'impression, lorsque nous avons reçu le tome II de la *Correspondance complète* de Jean-Jacques Rousseau, contenant les lettres de 1744 à 1754 (Genève, 1965). Dans une de ses notes, l'éditeur, M. R. A. Leigh, essaye également de reconstituer le voyage de retour de Rousseau. Comme nous, il pense que Jean-Jacques est arrivé dans la capitale valaisanne à la fin d'août (il estime cependant qu'il a fort bien pu arriver dès le 28 ou le 29, ce qui ne nous paraît pas possible). Il suppose qu'il a quitté Sion vers le 10 septembre ou un peu avant, mais, n'ayant pas eu connaissance de la lettre de Gauffecourt à Chaignon du 12 septembre, il croit que Rousseau n'est arrivé à Genève que vers le 18-20 septembre et retarde d'autant le voyage de retour par Lyon et Paris.

¹⁵ *Œuvres complètes*, éd. de la Pléiade, t. I, p. 394.

¹⁶ *Mémoires de Condorcet sur la Révolution française*, t. I, Paris, 1824.

Folio 29^{vo}, on lit : « Comment pourrait-on commettre ici [*mot biffé*] un crime ici ?

» Peuple pauvre et hospitalier.

» Qu'est-ce qu'un citadin y ferait ? Qu'est-ce qu'un citoyen établirait ?

» Le nécessaire, on le leur donnerait, et ils n'en voudraient pas. Le superflu, il n'y est pas, et on ne l'accepterait pas.

» Belle vieille, intéressante peinture de l'âme.

» Dîné à Pisse-Vache. »

Et au folio 30, à la plume :

« Couché à Saint-Maurice.

» Dîné à Aigle.

» Repas frugal de l'hospitalité.

» N'y a-t-il pas quelque chose d'Homère digne de mon voyage ?

» Le mardi dîné à Villeneuve...

» Couché à Vevai... »

Nous interrompons ici la citation, parce qu'elle a été reproduite ailleurs¹⁷, et qu'elle suffit à montrer qu'il s'agit de l'itinéraire du voyage autour du lac que Rousseau a entrepris avec les frères Deluc, à la fin de septembre 1754.

Plus loin, nous lisons encore, toujours d'après le texte de Rousseau reproduit dans les *Mémoires* de Condorcet :

« J'entreprends de décrire un pays peu riche, peu connu, peu considérable par son étendue, mais singulier par sa position, par la forme de son gouvernement et par les mœurs de ses habitants. Les nations célèbres ont été si souvent et si soigneusement décrites, qu'elles n'offrent presque plus de nouvelles observations à faire. D'ailleurs, tous les grands peuples de l'Europe se ressemblent si fort aujourd'hui...¹⁸ »

Ce fragment est suivi de deux autres versions du même texte.

Un pays peu riche, peu connu, peu considérable par son étendue, mais singulier par sa position, par la forme de son gouvernement, etc., n'est-ce pas exactement le Valais ? Sans doute Rousseau s'est-il souvenu lors de sa brève incursion en Valais, en septembre 1754, de son premier voyage le long de la vallée du Rhône. La vision de la cascade de la Pissevache lui a rappelé les torrents qu'il avait aperçus en descendant du Simplon. Le bon accueil d'une auberge lui a fait songer à cette hospitalité des Valaisans qu'il chante dans la lettre XXIII de la *Nouvelle Héloïse*. La simplicité des mœurs des habitants l'a frappé plus encore, lui qui habite Paris et qui a été entraîné, contre son gré, nous dira-t-il, dans le tourbillon mondain.

« Je ne doute pas que trois mois d'un pareil séjour ne mettent au désespoir la femme à la mode la moins déraisonnable, écrit-il encore dans son

¹⁷ Dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. II, 1906, pp. 155-158 ; dans notre édition des *Œuvres complètes* (Pléiade), t. I, p. 1178. Nous ne discuterons pas ici les problèmes que pose l'itinéraire de Rousseau. Cf. le commentaire de Th. Dufour dans les *Annales* citées ci-dessus.

¹⁸ Fol. 63 du Carnet de Rousseau, pp. 113-115 des *Mémoires* de Condorcet.

Carnet, car, quelque jolie qu'elle pût être, elle y trouverait beaucoup d'autres femmes qui ne le seraient pas moins, mais si modestes qu'elles ne la regarderaient pas même pour la haïr ; et les hommes graves et froids... glacés... qui ne la regarderaient que pour.... qui daigneraient à peine se moquer d'elle et de ses airs impertinemment polis.

» Cependant une Valaisanne aimable serait aimable et charmante par tout l'univers : tant il est vrai que le ton de la nature, étranger en bien des pays, n'est jamais choquant nulle part ; au lieu que tous les usages qui s'en éloignent, quoique établis en quelques lieux du monde, sont toujours ridicules dans tous les autres. »

On sait que Rousseau retourna à Paris en octobre 1754, avec l'intention de revenir au printemps s'établir à Genève, mais qu'il accepta finalement l'hospitalité que lui offrait Madame d'Epinay à l'Ermitage de Montmorency, loin de Paris, cette ville « de boue, de fumée et de bruit ». Il y emporta les manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre, dont il avait promis de faire des extraits, il y poursuivit la rédaction du *Dictionnaire de musique* et il se laissa enchanter par la nature champêtre et par les souvenirs du passé.

A la fin de décembre 1755, cependant, il chargea son ami Gauffecourt de lui procurer des mémoires géographiques, historiques et politiques sur le Valais, en vue d'une étude sur les mœurs et sur le gouvernement de la République des Sept-Dizains. Gauffecourt s'adressa (pièce N° I) tout naturellement au résident de France à Sion, M. de Chaignon, lequel lui répondit quelques jours plus tard (pièce N° II) qu'il n'était guère facile de réunir de bons mémoires, à cause de la dispersion des documents et qu'un séjour sur les lieux serait le vrai moyen d'en accélérer la recherche et l'emploi. Après avoir demandé des précisions sur le projet de Rousseau, M. de Chaignon adressa à M. de Gauffecourt une liste des ouvrages « où il est fait mention du Valais » (pièce N° II, annexe). La correspondance échangée à ce sujet par le directeur des sels et par le résident de France à Sion dura près d'un an.

C'est cette correspondance que nous pouvons publier ci-après, grâce à l'amabilité de deux descendants du résident de France à Sion, MM. Henri de Chaignon et Henri de Riedmatten. M. de Chaignon l'a retrouvée dans les archives du château de Condal, par Dommartin-les-Cuiseaux (Saône-et-Loire) et le R. P. de Riedmatten a bien voulu nous en communiquer des reproductions photographiques. Nous tenons à les remercier très vivement ici.

On verra que Gauffecourt ne manqua pas de transmettre à Rousseau, les informations que lui avait fournies M. de Chaignon, puisqu'il put annoncer au résident de France en Valais que Jean-Jacques était « pénétré de reconnaissance » de ce qu'il était « entré avec bonté et même avec chaleur dans son projet d'écrire sur le Valais ». La lettre de Rousseau à Gauffecourt est malheureusement perdue, mais celle de Gauffecourt à Chaignon du 21 février 1755 y supplée en partie (pièce N° III).

Le 2 avril 1756, Gauffecourt annonçait à Rousseau son arrivée à Lyon et lui révélait le scandale qu'avait provoqué en Valais l'article *Crétins* de l'*Encyclopédie* ¹⁹.

¹⁹ *Correspondance générale*, éd. Th. Dufour et P.-P. Plan, t. II, 1924, pp. 275-277.

« Vous aurez su, lui écrivait-il, que M. de Maugiron ayant donné à l'Académie de Lyon quelques observations sur cette République dont l'*Encyclopédie* a fait son profit au mot *Crétin*, mes chers Valaisans s'en sont extrêmement formalisés, et s'en prennent à moi de l'étourderie et de l'ingratitude de mon compagnon de voyage. Si je ne puis donc les calmer par lettres, il faudra bien tâcher par ma présence d'apaiser cet orage et de lever le scandale pris ; ce que je saurai dans quelques jours par la réponse que j'attends du grand bailli. »

On pouvait lire, en effet, dans le tome IV de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences et des arts*, paru en octobre 1754 :

« CRÉTINS. On donne ce nom à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité, et surtout à Sion leur capitale. Ils sont sourds, muets, imbéciles, presque insensibles aux coups, et portent des goîtres pendants jusqu'à la ceinture ; assez bonnes gens d'ailleurs, ils sont incapables d'idées, et n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour les plaisirs des sens de toute espèce, et leur imbécillité les empêche d'y voir aucun crime. La simplicité des peuples du Valais leur fait regarder les *Crétins* comme des anges tutélaires des familles... »

Nous interrompons ici notre citation de peur d'en rendre la lecture insupportable à tous les Valaisans et nous ajouterons seulement que l'auteur du texte, signé O, c'est-à-dire d'Alembert, précise qu'il l'a tiré d'un mémoire que M. le comte de Maugiron a lu à la Société royale de Lyon. Ce mémoire a été retrouvé récemment à la Bibliothèque de la Ville de Lyon par M. Paul Cranfield, qui en a publié un extrait dans la revue *Gesnerus*²⁰. Le texte sur les crétins du Valais est à peu près identique à celui qui a paru dans l'*Encyclopédie*.

Timoléon-Guy-François de Maugiron (1722-1767), dernier représentant d'une illustre famille du Dauphiné²¹, avait entrepris en 1750 un voyage en Suisse et avait été guidé en Valais par M. de Gauffecourt. A son retour à Lyon, il écrivit une relation de son voyage, dont il donna communication à la Société royale, le 22 juillet 1750.

On comprend que l'article inséré dans l'*Encyclopédie* ait provoqué quelques remous en Valais. Il ne nous appartient pas ici de faire l'historique de ce petit drame. M. de Gauffecourt n'osa pas se rendre en Valais en mai pour renouveler le traité concernant la fourniture des sels et il chargea, ainsi qu'il nous l'indique dans sa lettre du 21 avril (pièce N° IV), son ami Marc Chappuis de se rendre à Sion à sa place et de plaider sa cause auprès des autorités valaisannes. S'il avait eu connaissance du mémoire de M. de Maugiron, il n'aurait pas manqué, assure-t-il, d'en empêcher la publication.

Marc Chappuis était un ami de Rousseau. Aussi proposa-t-il à l'écrivain de se joindre à lui pour visiter le Valais, en vue de son étude sur l'histoire de ce pays.

²⁰ Volume 19, 1962, pp. 89-92.

²¹ Cf. H. de Terrebasse, *Histoire et généalogie de la famille de Maugiron en Viennois, 1257-1767*, Lyon, 1905, pp. 222-228. — M. de Maugiron semble avoir terminé sa carrière comme lieutenant-général des armées du roi.

Le 4 juillet, M. de Gauffecourt pouvait annoncer au résident de Chaignon que les directeurs de l'*Encyclopédie* avaient décidé de publier une rectification dans le prochain volume du dictionnaire et qu'ils avaient chargé Jean-Jacques Rousseau d'écrire l'article *Valais* (pièce N° V). Le correctif parut effectivement en tête du tome VI de l'*Encyclopédie* (publié à la fin du printemps 1756).

« Les habitants du Valais, y lit-on, suivant ce qu'on nous écrit, se plaignent de l'article *Crétins*, imprimé dans le IV^e volume, et assurent que cet article est absolument faux. La promesse que nous avons faite de rendre une prompte et exacte justice à toutes les personnes qui auraient quelque sujet de se plaindre, nous oblige à plus forte raison envers une nation estimable, que nous n'avons jamais eu l'intention d'offenser. » Tout en affirmant que l'article incriminé n'était nullement injurieux aux peuples du Valais et que le crétinage ne doit être considéré que comme une bizarrerie de la nature, les éditeurs ajoutaient : « Quoiqu'il en soit, nous prions nos lecteurs de regarder absolument cet article comme non avenu, jusqu'à ce qu'on nous fournisse les moyens de nous rétracter plus en détail. »

Ces moyens, c'était l'article *Valais* que Rousseau avait été chargé d'écrire. D'après Gauffecourt, Jean-Jacques avait accepté « avec joie », mais il souhaitait que Chaignon lui fournisse les documents dont il avait besoin pour écrire son article « n'ayant pas été sur les lieux assez longtemps » pour tirer de lui-même « ce qui convient d'être dit » (pièce N° VI).

Est-ce à la lettre du 4 juillet ou à celle du 29 que Gauffecourt a joint des *Instructions à tirer du Valais* rédigées par Rousseau en vue de son étude ? Ce document a-t-il été remis à M. de Chaignon, lors du voyage de Marc Chapuis à Sion, à l'occasion de la Diète où il représentait M. de Gauffecourt ? Quoi qu'il en soit, le manuscrit que nous devons à l'obligeance de M. Henri de Chaignon, resté inédit jusqu'ici, paraît pour la première fois dans cette revue (pièce N° VII).

Ce texte offre un réel intérêt parce qu'il montre que Rousseau, avant de se mettre au travail, tenait à s'informer d'une manière approfondie de la situation géographique, politique, économique, financière et morale du Valais. Huit ans plus tard, en 1764, chargé par les patriotes corses de dresser un projet de constitution pour leur île, Rousseau procédera de la même manière. Il demandera à Mathieu Buttafoco de lui fournir des renseignements sur l'histoire de la Corse, sur ses lois et statuts, sur les productions du sol, sur le commerce et les arts, sur le nombre et la grandeur des villes, sur les revenus publics et sur l'influence du clergé. On ne peut s'empêcher de rapprocher le *Mémoire* qu'il adresse à Buttafoco le 15 octobre 1764, des *Instructions à tirer du Valais* de 1756. Au 4^e §, on lit : « Quelles sont les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations, ses amusements, etc.²² » Dès 1756, le canevas est trouvé, Rousseau a mis au point sa méthode d'information.

Et lorsqu'il sera sollicité, en été 1770, par le comte Wielhorski, émissaire des Confédérés de Bar, d'étudier la constitution polonaise et d'esquisser un projet de réforme, c'est encore la même méthode qu'il appliquera. Rous-

²² *Correspondance générale*, éd. Th. Dufour-P.-P. Plan, t. XI, 1929, pp. 353-354.

seau s'informera longuement de l'histoire du pays, des conditions de vie des habitants, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leurs caractères nationaux²³. Puis il se mettra au travail et, en six mois, rédigera ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réforme projetée*.

Remarquons encore que Rousseau s'est trompé dans la numérotation de ses questions et qu'il a passé du point 10 au point 12, en omettant le 11. Quant aux questions relatives aux crétins et à l'occupation des habitants pendant l'hiver, elles ont été ajoutées par une autre main et ne sont pas nécessairement de Rousseau lui-même.

On doit regretter sincèrement que le projet d'écrire une *Histoire du Valais* n'ait pas abouti²⁴. En octobre 1756, Gauffecourt réclame encore à Chaignon les renseignements demandés par Rousseau (pièce N° VIII). Durant l'été, l'écrivain s'est mis à composer les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse*. Et dans l'une d'entre elles il évoque le Valais avec des accents inégalés. S'il n'en a pas écrit l'histoire, il l'a du moins immortalisé en des pages inoubliables²⁵.

²³ Cf. l'introduction de Jean Fabre dans le t. III des *Œuvres complètes* de Rousseau, éd. de la Pléiade.

²⁴ Ce n'est pas Rousseau mais le chevalier de Jaucourt qui devait écrire l'article *Valais* dans le t. XVI de l'*Encyclopédie*, publié en 1765. L'auteur rectifie la mauvaise impression causée par l'article *Crétins* en disant des habitants du Valais : « Ils sont accoutumés à la fatigue, endurcis au travail ; et comme ils vivent frugalement, et respirent un air pur, ils parviennent sans maladie à une vieillesse vigoureuse ; ils paraissent n'être exposés qu'à la difformité du goitre, qui peut venir de la mauvaise qualité des eaux ; mais ce mal même n'est pas universel... » La beauté naturelle du pays, la fertilité du sol sont d'ailleurs soulignés. Si cet article a échappé à plusieurs historiens — qui affirment qu'il n'a jamais paru — c'est qu'il figure sous le mot *Vallais*, avec deux « l » (p. 322).

²⁵ Nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation des lettres inédites que nous publions ci-après en appendice ; nous donnons toutefois une édition diplomatique de la liste d'ouvrages sur le Valais établie par Chaignon et des *Instructions à tirer du Valais* rédigées par J.-J. Rousseau.

Appendice

I

Genève, 31 décembre 1755. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

Ce n'est pas à un homme d'esprit, Monsieur, pour peu qu'on en ait, qu'on adresse un compliment du jour de l'an. Il sait assez que c'est pur comérage qui ne prouve rien. Vous savez d'ailleurs que je vous suis attaché, que je vous aime en tout temps, en tous lieux, et qu'il ne me manque que des occasions pour entretenir avec vous un commerce qui n'aurait rien que d'agréable pour moi. J'avoue donc que je m'en serais peut-être encore tenu à des vœux secrets pour vous dans ce changement d'année, si je n'avais un objet intéressant à remplir.

Vous connaissez, Monsieur, mon ami M. Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève. Vous savez à quel point il est célèbre parmi les gens de lettres, par la force de ses pensées, par sa manière unique de les rendre, et peut-être par sa singularité de penser. Il est plus recommandable encore par sa vertu et son amour patriotique. Il m'a si fort entendu parler de la république de Valais qu'il s'en est échauffé l'imagination, et avait projeté d'y passer quelque temps pour en décrire les mœurs, et en général ce qui peut la distinguer des autres gouvernements connus ; mais malheureusement ses amis à Paris, et plus encore le délabrement de sa petite santé s'opposent à l'exécution du projet de ce voyage. A ce défaut, et persistant plus que jamais dans la résolution de travailler sur ce sujet, il me prie de lui procurer tout autant de mémoires que je pourrai, soit géographiques, historiques, et politiques qui tendent à ce but.

Je viens de lui écrire dans ce moment que je n'avais de ma part d'autre moyen de le satisfaire que de m'adresser à vous avec instante prière de rassembler ce que vous pourrez sur ce qui regarde le Valais. En effet, vous êtes plus que personne à portée de nous faire ce plaisir, soit par vos observations particulières, soit par les mémoires que vous pourront communiquer M. de Torrenté, quelques autres magistrats encore, et un chanoine, que j'ai vu chez M. l'évêque¹. Vous m'obligeriez donc infiniment, Monsieur, si vous voulez bien vous prêter sur cela à nos désirs. Il est certain que l'ouvrage qui en résultera ne pourra tourner qu'à la gloire du public et du particulier valaisan. Croiriez-vous, Monsieur (apparemment que ce projet a transpiré), qu'on attend déjà cet ouvrage avec impatience. Mandez-moi, je vous prie, ce que je dois répondre.

Obligez-moi de présenter mes respects et hommages et mes petits services à Monseigneur votre évêque et d'être persuadé de tous les sentiments de sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Gauffecourt

Quelque bien que pourra vous décrire notre ami J.-Jacques de la république du Valais, en le désignant comme le séjour de la suprême félicité, je vous exhorte cependant à nous venir joindre cet été à Paris.

¹ Sans doute Jean-Philippe de Torrenté (1692-1762), secrétaire de l'évêque, bourgmestre de Sion en 1756. Quant à l'évêque, il s'agit de Jean-Hildebrand Roten, qui a assumé cette charge de 1752 à 1760.

II

[Sion,] 5 janvier 1756. — Réponse de M. de Chaignon à M. de Gauffecourt.
(minute)

Point de compliments, Monsieur, puisque vous le voulez, mais vive l'usage de parler aux gens ! J'aurais perdu infiniment si vous eussiez tu les nouvelles assurances que vous voulez bien me donner de vos sentiments. Abuse qui voudra du nouvel an. Pour moi, je dis la vérité en vous assurant d'un retour d'amitié très sincère.

Le projet d'écrire sur le Valais ne peut partir, je crois, Monsieur, de quelqu'un qui soit plus capable de le remplir avec distinction que M. Rousseau, votre ami, mais pour écrire en historien, il faut de bons mémoires et cela n'est pas une petite affaire. Attendu la dispersion des documents, un petit séjour sur les lieux eût été sans doute le vrai moyen d'en accélérer la recherche et l'emploi. A défaut de ce parti auquel j'aurais gagné en mon particulier, je me prêterai volontiers à tout ce qui pourra concourir au dessein de faire mieux connaître un Etat allié de la France et qui fournit à son service des sujets distingués. Je vous dirai même entre nous — car le ton de critique n'est pas celui que je veux prendre — que je n'ai pas vu sans quelque peine que des auteurs, dont l'entreprise tend à l'immortalité, s'arrêtent à la signification du mot *crétins* en ayant fourré dans un article qu'ils agrègent à l'histoire moderne un ridicule répandu sur tous les Valaisans.

Je passe au projet de votre ami, savoir si son plan est l'histoire ancienne et moderne, ou seulement l'état présent du Valais, géographie, gouvernement civil et politique, traités, alliances, etc. Je pense que ce dernier est celui qui convient le plus, non seulement à cause de l'obscurité que l'on rencontre à mesure qu'on remonte, mais à cause de l'impossibilité de comparer les temps sans blesser les sentiments des uns ou des autres dans le Valais où, comme vous le savez aussi bien que moi, ils sont partagés à certains égards, que je ne veux point approfondir. Il est aisé au surplus d'introduire parmi le moderne les faits intéressants de l'antiquité et cela sans inconvénient, le choix en étant fait. Je vous envoie, Monsieur, une liste des ouvrages où il est fait mention du Valais. Ceux que je connais, ou n'embrassent qu'une partie, ou manquent d'exactitude.

[Liste d'ouvrages sur le Valais]

1. Stumpfius (a)
2. Münsterus (a)
3. Merian h^{re} suisse (a)
4. la Motte le Vayer, tremblement (f)
5. Murerus ou helvetia christiana (a)
6. Sigismond capucins (f)
7. delices de la Suisse (f)
8. de Crouzas (f)
9. Valesia christiana (l)
10. histoire de la Suisse de M. Dalt (f)
11. histoire militaire de la Suisse par M. de Surlauben (f)
12. deffense de la Verité du Martire de la legion thebeene par le R. P.
D. Joseph delille abbé de St Leopold de Nanci, Nanci 1737 (f)
13. Guichenon, h. G^{ue} de Savoye (f)
14. Recueil d'alliances, à Berne (a)
15. dicti. de Lew Zurich (a)
16. Gallia christiana
17. Moreri derniere edition d'Hollande (f)
18. Daniel Hermite (latin)
19. Scheucher Zurich (a)
20. erler Medecin sur les bains (a) ¹

¹ Nous reproduisons cette liste avec son orthographe originale. Nous avons numéroté les rubriques qui sont chacune suivies d'une lettre, placée ici entre parenthèses, au moyen de laquelle Chaignon indique dans quelle langue est écrit l'ouvrage : a = allemand ; f = français ; l = latin.

Cette liste donne une bonne idée de la bibliographie du Valais au milieu du XVIII^e siècle. Aucune « Histoire du Valais » n'avait encore paru. Il fallait donc recourir à des ouvrages très divers pour connaître la géographie, l'histoire politique, religieuse et militaire du pays, les personnages illustres, ainsi que les lieux connus pour leurs vertus curatives.

Deux ouvrages importants font toutefois défaut. La description du Valais et des Alpes de Josias Simler (*Vallesiae et Alpium descriptio*) paru à Zurich en 1574 (autre éd. : Leyde, 1633), ainsi que le *Tableau de la Suisse* de Marc Lescarbot (Paris, 1618), où il est longuement question du Valais.

Nous avons tenté d'identifier les ouvrages mentionnés par M. de Chaignon de la manière suivante :

1. Johannes Stumpf, *Gemeiner loblicher Eydggnoschafft Stetten, Landen und Völckeren Chronick wideriger thaaten Beschreybung*, Zurich, 1548, fol.
2. Sebastian Münster, *Cosmographia-Beschreibung aller Lender . . .*, Bâle, 1544 (nombreuses rééditions), fol.
3. Matthias Merian, *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, 1642, fol.
4. François de La Mothe Le Vayer, *Petits traités en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses*, Paris, 1648. — Dans la lettre LXXV, l'auteur parle de la chute du mont *Tauretunensis*, en Valais.
5. Heinrich Murer, *Helvetia Sancta, seu paradisus sanctorum Helvetiae florum*, Lucerne, 1648, fol. (autre éd. : St-Gall, 1751).

6. [Sigismond Bérodi], *Histoire du glorieux Saint Sigismond martyr, roy de Bourgogne, fondateur du célèbre monastère de Saint Maurice...*, Sion, 1666, 4^o.
7. [Abraham Ruchat], *Les Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. 8^o. (Nouv. édition sous le titre : *L'Etat et délices de la Suisse*, par plusieurs auteurs célèbres, Amsterdam, 1730, 4 vol.)
8. Nos recherches dans les ouvrages imprimés d'Abraham de Crousaz (1619-1710) et de son fils Jean-Pierre (1663-1750) n'ont abouti à aucun résultat. Chaignon entendait-il signaler à son correspondant un plan manuscrit des cols du territoire bernois dû à Abraham, que mentionnent Leu (*Lexikon*, t. VI, 1752, p. 34) et, à sa suite, sans avoir vu l'ouvrage, Haller (*Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, t. I, 1785, No 391) ? Nous l'ignorons.
9. Sébastien Briguët, *Vallesia Christiana seu dioecesis Sedunensis historia sacra*, Sion, 1744, 8^o.
10. F. J. N. d'Alt, *Histoire des Helvètes, aujourd'hui connus sous le nom de Suisses*, Fribourg, 1749-1753, 10 vol. in-12.
11. Baron de Zurlauben, *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, Paris, 1751, 8 vol. in-12.
12. Joseph Delisle, *Défense de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne...*, Nancy, 1737, in-16.
13. Samuel Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie*, Lyon, 1660, 2 vol. fol.
14. L'indication sommaire de Chaignon : « Recueil d'alliances, à Berne », en allemand, concerne sans doute un des nombreux recueils collectifs manuscrits, constitués au XVII^e et au XVIII^e siècle, intitulés *Bundbuch* et conservés à la Bibliothèque de la ville de Berne. Cf. *Katalog der Handschriften zur Schweizergeschichte der Stadtbibliothek Bern*, Berne, 1895, 847 p.
15. Hans Jacob Leu, *Allgemeines Helvetisches, Eydgenössisches, oder Schweitzerisches Lexicon*, Zurich, 1747-1765, 20 vol. in-4^o. — Le t. XIX contenant l'article *Wallis* n'a paru qu'en 1764.
16. *Gallia Christiana in provincias ecclesiasticas distributa*, Paris, 1715-1865, 16 vol. fol. — Le t. XII contenant l'*Ecclesia Sedunensis* a paru en 1761.
17. Louis Moreri, *Le grand dictionnaire historique*, Lyon, 1674. La 8^e éd. en 6 vol. fol. a paru à Amsterdam, de 1698 à 1716 ; la 9^e éd. en 4 vol. fol. à Amsterdam et La Haye, 1702.
18. Daniel l'Ermite, *Dan. Eremitae Aulicae vitae ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, 8^o. — Contient, pp. 389-427 : *De Helvetiorum, Raethorum, Sedunensium situ, republica, moribus, Epistola...*
19. Johann Jacob Scheuchzer, *Naturgeschichte des Schweizerlandes*, Zurich, 1746, 2 vol. 4^o (décrit des voyages alpestres). — Du même auteur : *Natur-Historie des Schweizerlands*, Zurich, 1718, et *Historiae naturalis Helvetiae prodromus*, Zurich, 1716.
20. Jos. Fr. Ehrler, *Geistlicher Samaritan und gutthätige Tabea*, Zoug, 1715, 8^o. — Du même auteur : *Des Geistl. Samaritani und Gutthätiger Tabei bewährteste Curpulver wider alle Krankheiten*, Lucerne, 1718, 8^o.

III

Genève, 21 février 1756. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

Il y a bien loin, Monsieur, du remerciement que je vous dois, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 26 du mois dernier. Je voulais en même temps vous rendre les actions de grâces dont M. Rousseau me charge de l'acquitter envers vous. Il m'écrit en homme pénétré de reconnaissance de ce que vous entrez avec bonté et même avec chaleur dans le projet qu'il s'est formé d'écrire sur le Valais. Ce projet favori ne le quitte pas, et je vois qu'il s'y livrera tout entier dès qu'il aura mis la dernière main à son *Dictionnaire de musique*, qui, à ce qu'il me mande, ne pourra être achevé qu'à la fin de mai, en supposant encore que sa misérable petite santé ne vienne point in-

terrompre sa besogne. Ainsi, dans tout cela, c'est terme à répondre, et quant aux moyens j'en conférerai premièrement avec vous, si, comme je l'espère, je puis me rendre à la Diète de mai en Valais, et ensuite à Paris avec lui, où je serai obligé de me rendre pour prendre possession d'un bel appartement que M. l'abbé Annisson m'offre d'aller occuper, à titre d'ami, dans sa belle maison du Quai des Théatins. Se ressouvenir des absents est si rare et si beau dans Paris que je suis pénétré de reconnaissance d'une pareille galanterie, car 1000 écus ne me logeraient pas à beaucoup près aussi bien que je le serai. Je ferai donc en sorte de pouvoir faire cadrer ces différents arrangements avec le désir sincère de vous embrasser au mois de mai.

Je partirai pour Lyon le 2 ou le 3 du mois prochain, à moins que M^{me} la c[omtesse] de Bellegarde et M^{me} la princesse de Holstein, sa sœur, ne viennent ici à peu près dans ce temps-là, auquel cas ce serait un retard de 8 à 10 jours. Je vous offre là, comme partout où je serai, Monsieur, tout ce qui peut dépendre de mes petits services.

Vous savez l'événement du jour. Une nouvelle dame du Palais¹. Cela occupe bien autant les têtes que les affaires de guerre ou de paix, dont on ne sait que dire. Je vois seulement que les gens sensés en Angleterre voudraient fort que la nation n'eût pas pris de si prodigieux engagements et n'eût pas démontré à la nôtre la nécessité absolue d'établir à l'avenir une marine qui puisse faire tête à la leur.

M. Jallabert, mon ami ici et célèbre professeur en physique², cherche à rassembler des détails exacts sur les tremblements de terre qui se sont fait ressentir en Valais. Si vous, Monsieur, ou quelqu'un de vos amis, aviez rassemblé quelques observations sur cet événement, je vous aurais bien de l'obligation de m'en faire part. J'ai bien un mot sur cela de M. le grand bailli³, mais il nous renvoie aux RR. PP. jésuites de Brigue que je n'ai point l'honneur de connaître. Cependant M. Jallabert va prendre le parti de leur écrire.

M. Burgener, à qui j'avais dit aussi un mot du dessein de M. Rousseau, me dit qu'il se flattait que, s'il venait dans le pays, ou s'il écrivait sans y venir, il serait plus réservé que le marquis de Maugiron dont il a paru un trait mal placé et mal rendu dans le *Dictionnaire encyclopédique* au mot *Crétins*. M. de Maugiron a tant commis d'indiscr[étion]⁴ et est une tête si différente de celle de M. Rousseau, que [cet] inconvénient n'est pas à craindre de la part de ce dernier.

M. Jallabert m'envoie dans ce moment la lettre ci-jointe pour le R. P. supérieur de la maison de Brigue⁵. Faites-moi la grâce, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'accompagner d'une de votre part et de me croire avec le plus sincère dévouement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

De Gauffecourt

¹ La marquise de Pompadour venait d'être nommée dame d'honneur de la reine.

² Né la même année que Rousseau, Jean Jallabert avait été nommé en 1737 professeur de mathématiques et de physique expérimentale à l'Académie de Genève. Il a publié une *Description du tremblement de terre arrivé à Genève en 1756*.

³ Il s'agit de François-Joseph Burgener (1679-1765), grand bailli de 1742 à 1761.

⁴ La lettre a été déchirée à cet endroit par le bris du cachet qui la fermait.

⁵ C'est-à-dire le P. Michaël Friesl, recteur du collège de Brigue de 1754 à 1759.

IV

Lyon, 21 avril 1756. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

J'ai sous les yeux, Monsieur, une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le commencement du mois dernier, et à laquelle j'ai différé de répondre que je fusse en état de vous rendre compte d'une commission qu'elle renfermait au sujet d'une religieuse nommée M^{me} de Brocco, qui devait être à l'abbaye de St-Marcel. Or, Monsieur, on vous a sans doute donné une fausse note, car il n'y a aucune communauté de religieuses sous le « vocabule » de St-Marcel, mais seulement une confrérie d'hommes. A l'égard de la religieuse, il y en a une de ce nom à l'abbaye de St-Pierre sur les Terreaux, et qui est actuellement vivante. Un ecclésiastique à qui je me suis adressé croit qu'il y en a encore une de ce nom à la *Déserte* qui doit être aussi vivante et âgée. Il soupçonne même que ce pourrait être de cette dernière dont il est question, attendu que cette communauté de la *Déserte* est située dans la rue Saint-Marcel, ce qui pourrait avoir occasionné l'équivoque. Du reste, ces religieuses ont encore ici beaucoup de parents ; mais, si ce que j'ai l'honneur de vous rapporter ici ne suffit pas, sur votre réponse, Monsieur, j'irai à de plus amples informations.

J'aurais dû vous remercier plus tôt de votre obligeante attention à faire parvenir dans son temps au P. recteur des jésuites de Brigue la lettre de M. Jallabert de qui il a reçu une réponse extrêmement satisfaisante.

Je suis aussi chargé de la part de M. Rousseau, Monsieur, de vous faire mille remerciements des offres que vous voulez bien lui faire au cas qu'il entreprit le voyage du Valais, mais je vous avoue tout naturellement que j'ai pris si fort à cœur ce qu'a occasionné M. le marquis de Maugiron et qui ridiculement a été inséré dans le *Dictionnaire encyclopédique*, que je suis bien refroidi sur le dessein qu'avait formé M. Rousseau. Je suis actuellement uniquement occupé à réparer ce scandale, et j'ai résolu de ne point quitter Lyon que cela ne soit fait. J'ai exigé de M. de Maugiron une lettre à l'Académie en interprétation et en désaveu de cet article. J'ai envoyé ce matin cette lettre au directeur et au secrétaire de cette Académie et leur demande de l'inscrire dans leurs registres. Après quoi je leur demande de me donner copie certifiée d'eux, et de l'article et du désaveu. J'enverrai le tout à M. d'Alembert qui ne me refusera pas assurément d'en faire mention, soit dans la préface du 6^e volume qui va paraître, soit encore au mot *Valais*. Je veux faire en un mot tout ce qui est en moi pour donner cette marque d'attention à un Etat auquel depuis 35 ans environ je suis lié par l'intérêt, par la reconnaissance et par l'inclination. En attendant, M. Marc Chappuis, chargé de ma procuration, ira renouveler le traité et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'honorer de votre appui et rendre témoignage aux seigneurs du pays, de mes intentions, et de la douleur que m'a causée cette étourderie dont je n'avais nulle connaissance et que j'aurais empêchée sans doute, et dont je ne puis trop chaudement aujourd'hui poursuivre la réparation. Je ne me rendrai donc à Paris qu'après la tenue de la diète, où je vous prierai de disposer de moi comme je vous prie très instamment de le faire ici.

Il y a à parier, Monsieur, que nous sommes dans la ville de Mahon, quoique 5 bâtiments de transport contrariés par les vents aient été obligés de relâcher à Toulon ¹.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

De Gauffecourt
à Lyon.

¹ Gauffecourt ne se trompait guère. Commandée par La Galissonnière, une escadre française partie de Toulon occupa Port-Mahon le 23 avril 1756. La ville de Mahon devait capituler le 28 mai, mais les hostilités n'en furent pas arrêtées pour autant.

V

Bercy, 4 juillet 1756. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

M. le colonel Boissier ¹ qui a été 12 ans au service du roi, de là en Hollande, et qui désirerait rentrer chez nous, bon Français enfin, va aux Bains de Loèche et prend de là occasion de voir le Valais. Il me demande une lettre pour vous, désirant vous rendre ses devoirs. Il est mon ami dès son enfance, et je l'assure qu'il doit s'attendre de votre part, Monsieur, à un accueil agréable. Je lui donne cette lettre avec d'autant plus de plaisir que ce m'est un moyen de me renouveler dans l'honneur de votre souvenir.

J'ai donné ces jours passés un dîner aux cordons-bleus de l'*Encyclopédie* qui tous ont décidé qu'il y aurait dans le premier volume un correctif à la sottise du marquis de Maugiron et de la Société royale de Lyon. Ils ont plus fait. Ils ont prié M. J.-Jacques Rousseau de vouloir bien se charger du mot *Valais* et celui-ci en conséquence, qui me charge de vous présenter ses très humbles obéissances, vous [prie] très instamment par moi de lui fournir le canevas et les matériaux pour composer cet article que nous avons fort à cœur qu'il soit à votre gré et de celui du pays que vous habitez.

Je désirerais fort que vos affaires vous permissent de le quitter pour venir habiter quelque temps celui-ci et pour vous y embrasser.

On vient de porter quelques édits burseaux au Parlement. Celui de Rouen a repris ses fonctions. Le siège de Mahon est lent : mais les Anglais n'en sont pas mieux. Il y a un acharnement inconcevable de notre nation contre l'anglaise. Les commandants de nos frégates font des excuses à la cour de ce qu'elles ne s'emparent pas tout de suite des vaisseaux de ligne anglais, du moins les endommagent-elles bien.

La mort du cardinal de Soubise a fait passer la grande aumônerie à M. le cardinal de La Rochefoucauld. On croit l'évêché de Strasbourg à M. l'archevêque de Reims ou au prince Constantin.

Aimez-moi toujours un peu, Monsieur, et soyez persuadé du tendre et sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

De Gauffecourt

¹ Jean-Isaac Boissier (1718-1776), officier au service de France, puis lieutenant-colonel en Hollande, était fils d'un Français établi à Genève à la fin du XVII^e siècle.

VI

Bercy, 29 juillet 1756. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

J'ai mis un bien long intervalle de temps, Monsieur, à vous faire mes sincères remerciements de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 3 juin dernier, et vous en ferais de très humbles excuses, si vous ne connaissiez comme moi combien dans cette saison on est aisément emporté çà et là, sans pouvoir trop s'acquitter de ce qu'on a de plus à cœur. Je corrigerais cependant cette disposition, Monsieur, s'il était question de choses que vous me recommandassiez.

Une des choses que j'ai eu le plus à cœur en arrivant dans ce pays, Monsieur, a été l'article de l'*Encyclopédie* qui m'a tant chagriné. Les éditeurs ont décidé unanimement de mettre dans le 6^e volume qui va paraître un désaveu, un correctif de cet article, mais ne voulant pas s'en tenir là, par ce même avertissement ils renvoient à l'article *Valais*, où ils désirent mettre un article honorable à la république du Valais, et pour cet effet ils ont prié M. Rousseau de s'en charger, qui l'a accepté avec joie et qui assurément s'en acquittera dignement. Il vous prie en conséquence de vouloir bien m'envoyer un plan, avec des documents propres à former cet article. N'ayant pas été sur les lieux assez longtemps, il ne peut tirer de lui-même ce qui convient d'être dit. Je vous supplie donc, Monsieur, de m'envoyer à loisir ce que vous pourrez rassembler de notions sur cette louable république, et qui, pour s'éloigner plus de notre luxe et de nos usages, n'en est que plus estimable à des yeux philosophes. Vous êtes donc invité, Monsieur, par M. Diderot, d'Alembert, le chevalier de Jaucourt, M. Rousseau, de vouloir bien les aider et de me mander si vous trouverez bon que votre nom soit cité comme tenant de vous les éclaircissements demandés. Le dernier vous présente ses respects.

Je ne vous parlerai guère nouvelles. La plus intéressante, après avoir eu celle de la prise de Mahon, est la réponse attendue de la Hollande à la sommation faite à cette république de la part de l'Angleterre de se déclarer pour ou contre elle avant trois semaines. Ce terme court est déjà une injure. Je viens de voir un homme arrivant de Londres : boutiques fermées, consternation générale dans tous les esprits.

La conjuration en Suède pour renverser le gouvernement actuel est horrible à entendre. Le roi de Prusse, dit-on, devait venir à l'appui¹.

Jouissez d'une bonne santé, Monsieur, et conservez quelque amitié pour un homme qui vous est bien sincèrement attaché pour la vie.

De Gauffecourt chez M. l'abbé Annonson
Quai des Théatins
à Paris

¹ Le roi Adolphe-Frédéric et la reine Louise-Ulrique (sœur de Frédéric II) avaient favorisé un coup d'état pour diminuer les pouvoirs du Riksdag. Les chefs de la conjuration furent arrêtés, avant d'avoir pu passer aux actes, et exécutés.

VII

Instructions à tirer du Valais [1756]

[par Jean-Jacques Rousseau]

1. La Geographie du pais, ses productions, son histoire naturelle, ses diverses temperatures.
2. L'histoire civile et les antiquités.
3. Le Gouvernement, les Loix, l'administration de la justice, et en particulier la diette, ses droits, et ceux des dixains.
4. Les mœurs des habitans, leurs usages, leurs manières de vivre, tant dans les vallées que dans les montagnes, tant l'été que l'hyver. Leurs amours, leurs mariages, l'éducation des enfans, les festins, les fêtes publiques s'il y en a, et la manière de vivre et le caractère des femmes, en particulier.
5. Leur discipline militaire, leur manière de faire la guerre et leurs principes à l'égard de la guerre, des conquêtes, et de leurs voisins.
6. Comment les riches et les pauvres se comportent les uns envers les autres, et les gens en place envers les particuliers. S'il y a bien de la diversité dans les fortunes, d'où elle vient, et ce qu'elle produit dans la société.
7. Le commerce du païs ; ce qu'il fournit aux étrangers, ce qu'il en reçoit, et sa manière de commercer avec eux.
8. Les sentences, bons mots et histoires particulières qui peuvent le mieux faire connoître le caractère et le genie des habitans.
9. Le luxe, les habillemens, les maisons, et tout ce qui concerne la parure tant des hommes que des femmes.
10. Une idée du nombre des habitans tant libres que sujets, et de la proportion qu'il y a entre ce nombre et l'espace de terrain qu'ils occupent.
12. Quels sont les revenus publics, les dépenses de l'Etat, s'il y a des impôts, comment ils sont assis, et quelles ressources on trouve pour les occasions extraordinaires.
13. L'Election de l'Evêque, ses droits, ses honneurs et ses appointemens ou pensions. Quelles sont les prérogatives et honoraires de tous les autres magistrats, et quel respect on leur porte.
14. Si les sciences et les arts sont cultivés ; à quel degré ; avec quel succès, et lesquels. S'il y a bien des arts mécaniques et si le païs s'en sert, ou en a besoin, etc.

[d'une autre main]

15. La situation des Cretins, la manière dont on agi avec eux, la cause de leur imbecilité.
16. Ce que font les habitans des vallées et des montagnes pendant l'hyver et à quoi ils s'occupent.

VIII

Paris, 10 octobre 1756. — M. de Gauffecourt à M. de Chaignon.

Une lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur, il y a environ deux mois, se serait-elle égarée ? Seriez-vous absent, ou, ce qu'à Dieu ne plaise, seriez-vous malade ? Ce dernier cas plus qu'aucun autre me met en inquiétude, et si ma lettre vous trouve à Sion, vous m'obligerez infiniment de me tirer de peine.

Cette lettre, en me renouvelant dans votre souvenir, avait pour objet de vous prier de la part de M. Rousseau de le mettre en état de faire l'article *Valais* que les éditeurs du *Dictionnaire encyclopédique* l'ont prié de composer, comme plus propre que personne à réparer le tort qu'ils avaient eu de s'en rapporter trop légèrement à ce qui avait été inséré dans un *Mercur* sur la foi de la Société royale de Lyon, et celle-ci sur le faux rapport de M. de Maugiron. Si le volume sixième de ce *Dictionnaire* vous est parvenu, Monsieur, vous aurez vu dans l'avertissement qui est à la tête que les éditeurs m'ont tenu parole sur le correctif qu'ils m'avaient promis sur le mot *Crétins*. Je vous supplie de vouloir bien, dans l'occasion, en faire faire la remarque aux personnes que cet article avait justement offensées. C'est un incident qui m'avait considérablement affecté, et l'ancien attachement que j'ai pour la république en général, et pour les personnes qui m'y honorent de leurs bontés devait naturellement produire cet effet-là.

Je ne vous parlerai, Monsieur, ni guerre ni politique. L'irruption du roi de Prusse en Saxe ¹ est accompagnée de tant de circonstances accablantes pour la maison de Saxe que j'en suis pénétré jusqu'au fond du cœur. C'est un événement inouï. Nous n'avons encore aucune nouvelle des démarches de l'armée prussienne entrant en Bohême.

Ne viendrez-vous point nous voir cet hiver ? Je compte le passer à peu près en entier ici. Je vous y offre en attendant ce qui pourrait y dépendre de mes soins et vous prie d'être persuadé de tout le parfait et sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Gauffecourt
Quai des Théatins

¹ Jugeant la guerre inévitable avec l'Autriche, Frédéric II entra par surprise en Saxe à la fin d'août et occupa Dresde sans coup férir. La résistance ultérieure des Saxons l'empêcha de prendre Vienne comme il en avait l'intention.